



*Le Miroir
des
Buissier - Maubrun
Une saga familiale*

PHILIPPE LAPERROUSE

Philippe Laperrouse

Le Miroir des
Buissier-Maubrun

Une saga familiale

© Philippe Laperrouse, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2350-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

Ce récit étant purement fictif, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite. En particulier, la famille Buissier-Maubrun n'existe pas. Elle est une création de l'auteur comme les différents personnages qui traversent sa vie. C'est le privilège d'un romancier de fiction que d'inventer, de toutes pièces, des lieux et des personnages propices à son intrigue.

1

Le 24 septembre 1889, Amélie Bojnocka prit pour époux Jean Buissier-Maubrun. La jeune femme de vingt ans était la fille d'un général polonais. La famille avait dû fuir son pays pour ne pas subir le joug impitoyable de l'armée russe, engagée dans un processus de russification de la Pologne. Le marié était le fils aîné du baron Buissier-Maubrun, industriel très investi dans l'importation de matières premières depuis les colonies.

Les Buissier-Maubrun étaient riches. Pour le jeune homme, il n'avait pas été facile de convaincre ses parents de consentir à cette union déséquilibrée sur le plan financier. Certes, le père d'Amélie bénéficiait du prestige de son grade dans l'armée, mais il présentait l'inconvénient d'être peu fortuné. La mère de Jean joua un rôle déterminant : les romans d'amour déçu la faisaient pleurer, et elle n'aurait pas voulu que cela se produise dans sa propre famille. Devant son époux, elle plaida avec succès la cause de son fils. L'union fut donc célébrée au début de l'automne de 1889.

Le jeune couple s'installa sur les hauteurs d'Andrésy, commune bordant la Seine, située dans le département de Seine-et-Oise. La maison de maître, bâtie en pierres de taille, comprenait dix pièces sur deux étages. Elle était implantée sur une propriété de vingt hectares composés de bois et d'un étang où s'ébattaient de nombreux volatiles. Deux jardiniers s'activaient à son entretien.

La demeure appartenait à un oncle du marié, retiré dans le Midi. Lorsque les nouveaux mariés s'y sont installés, elle était déjà meublée dans un style un peu ancien, mais cet avantage soulagea grandement les finances du ménage.

La gare d'Andrésy était sur la nouvelle ligne ferroviaire Paris-Mantes. Cette situation convenait parfaitement à Jean Buissier-Maubrun que les affaires appelaient régulièrement dans la capitale.

L'oncle d'Amélie, Ernest Nuleau, président d'une compagnie minière du Nord, n'avait pas pu assister à la cérémonie du mariage. Il se trouvait à ce moment-là en voyage en Afrique. Dès son retour en France, quelques jours après Noël, il tint à offrir un somptueux cadeau à la jeune mariée qui était aussi sa filleule.

C'est ainsi qu'Amélie reçut un magnifique miroir, de style Louis XV, serti de bois et de stuc, agréablement travaillé de fleurs et de perles. Dans le salon de sa demeure, une seule place s'imposa pour le mettre en évidence. Ce fut au-dessus de l'âtre que le miroir fut installé. Sa dimension coïncidait avec celle du manteau de la cheminée. Sa surface était telle que la plus grande partie de la pièce s'y reflétait. Amélie estima que le cadeau de son oncle offrait une fabuleuse élégance à la pièce principale de sa maison.

Le miroir et la cheminée occupaient l'un des petits côtés du salon qui était vaste, plus long que large. Dans les siècles précédents, on y avait donné des fêtes de haute tenue. À l'extrémité opposée à l'âtre, une porte à double battant donnait accès à ce qu'on appelait le « boudoir » dans lequel les hommes se retiraient pour fumer ou parler « sérieusement ». C'était une sorte d'hérésie puisque, dans les maisons bourgeoises, le boudoir était une pièce plutôt réservée aux conversations féminines.

Sur les murs, Amélie avait disposé de multiples petits tableaux ou gravures d'inspiration rurale. À la gauche du miroir, plusieurs fenêtres donnaient le jour en ouvrant sur les pelouses du domaine familial.

Un magnifique lustre en bronze, ciselé de feuilles et de fleurs et à six bras de lumière, trônait au milieu de la pièce. Il allait supporter les différentes étapes du développement de l'énergie : depuis l'éclairage des bougies, jusqu'à l'électrification de la maison en 1910.

Comme c'était la mode dans tous les salons bourgeois, celui des Buissier-Maubrun était fort encombré. Bien sûr, on pouvait s'enfoncer à l'aise dans le velours vert de trois fauteuils et d'un canapé dont les armatures étaient travaillées de motifs floraux. On trouvait aussi des banquettes, des tables de marbre, des guéridons et... un piano dont personne ne savait jouer, adossé à une tapisserie aux dessins animaliers. Chaque fois qu'un endroit était disponible, la décoration luxuriante s'étendait encore par de nouvelles porcelaines, des bibelots, des petites statuettes, des napperons brodés. Pour les jours sombres, les domestiques utilisaient des lampes à huile quand aucun invité n'était annoncé par les maîtres de la maisonnée.

Amélie était très fière de son miroir. C'était une jeune femme gaie et enjouée qui battait facilement des mains lorsqu'elle était heureuse. Et le don de son oncle la mettait en joie. Quand il vint lui rendre visite après son retour des colonies, elle remercia longuement le frère de son père dont la moustache grise frissonna d'émotion.

Dès ce moment, moi, le miroir d'Amélie, j'étais parfaitement positionné pour être le témoin de l'Histoire des Buissier-Maubrun.

Pendant les premières années d'existence commune, le marié travailla durement pour reprendre les dossiers de son père qui se retirait peu à peu de son activité. Le niveau de vie du ménage (qui ne partait pas de rien) s'améliora rapidement. L'attractivité de l'argent et de la fortune fit son office : le salon d'Amélie devint l'un des plus courus du département.

À cette époque, le couple recevait beaucoup. Famille, amis, relations d'affaires, on se pressait chez les Buissier-Maubrun. Les invités se voyaient souvent conviés au thé, devant moi. Parfois, aux beaux jours, Amélie décrétait

que l'on serait mieux dans le jardin pour parler. Alors, seuls des bruits indistincts de conversation me parvenaient.

Peu à peu, Amélie aménagea son intérieur à son goût. Dans le salon, les murs devenaient encore plus chargés de tableaux et gravures. Avec l'aide de Madeleine, la bonne du foyer, elle déplaçait sièges et guéridons, puis changeait d'avis et les disposait autrement. Ce charivari l'occupait beaucoup.

Son époux se montrait assez indifférent à ces modifications. Pour lui, l'essentiel était de retrouver son fauteuil lorsqu'il regagnait le logis familial. Il exigeait seulement d'avoir ses pipes et son journal à portée de main, à la même place. Un manquement à cet ordre l'agaçait, mais comme il restait épris de sa femme, il ne la grondait pas. Il gourmandait plutôt Madeleine chaque fois qu'il ne trouvait pas ce qu'il cherchait.

En face de moi, le balancier de l'horloge normande égrenait imperturbablement le temps qui s'effilait. Chaque heure était saluée d'un tintement grave et lancinant. Une des rares activités du maître de maison était de sortir sa montre à gousset pour s'assurer qu'elle donnait la même heure que le cadran qu'il regardait.

2

Madeleine, la solide domestique auvergnate, reçut des consignes très strictes pour m'entretenir. Elle les exécuta avec beaucoup de soin. En nettoyant la glace, elle prit l'habitude de me parler à haute voix, comme pour m'amadouer.

Avant chacune de ses sorties, Amélie prit l'habitude de s'admirer et de contrôler sa tenue devant moi. Son époux se moquait d'elle et de ses simagrées, mais il n'était pas rare qu'il cherche aussi son reflet pour vérifier son allure.

Vint le temps de la première grossesse. Amélie donna naissance à un garçon que les parents nommèrent Amédée. Les trois premières lettres de ce prénom coïncidaient avec celles d'Amélie, ce qui amusa follement la maman. Le jeune Amédée vit le jour au matin du 30 août 1891. Selon l'opinion générale, c'était un enfant superbe, plein de santé, ce qui n'était pas si fréquent à une époque où la mortalité infantile était encore élevée.

Quelques semaines plus tard eut lieu le baptême. Une grande fête de famille s'ensuivit. Après le dîner qui réunit le ban et l'arrière-ban des oncles, tantes et cousins, et bien sûr l'abbé Durin, le café fut servi dans le salon. L'après-midi fut très animé : le babillage des femmes s'entremêlait avec les discussions plus apaisées des hommes ; on rit beaucoup aux anecdotes contées par l'oncle Édouard passablement aviné. Vers seize heures, Madeleine amena le héros de la fête qui fut acclamé par des applaudissements attendris. On joua aux ressemblances : l'opinion majoritaire fut que le bébé avait les yeux de son père.

Après cette période heureuse, l'hiver suivant fut languissant. Pendant les interminables journées, Amélie interrompait parfois son ouvrage pour s'occuper de son enfant. Elle le nourrissait au sein, ce qui donnait lieu à une scène charmante. Souvent, elle l'invitait devant moi à admirer son reflet, en lui disant qu'il était beau.

Amédée grandit dans le calme et l'attention d'Amélie. Les visites de ses amies étaient encore fréquentes. Chacune d'entre elles s'extasiait longuement sur la bonne constitution de l'enfant.

Au printemps 1895, la petite Éléonore vint au monde. Comme pour son frère, la naissance fut honorée par l'ensemble du clan. Les femmes redoublèrent d'exclamations ravies sur la beauté du bébé. L'avis des visiteuses fut qu'Éléonore avait la grâce de sa mère ; tandis que sur le visage d'Amédée, on reconnaissait les traits graves de son père.

Jean Buissier-Maubrun affirma qu'avec un garçon et une fille, sa famille était complète. Il ne voulait pas d'autre enfant, ce qui rassura son épouse.

Malheureusement, Amélie, qui avait toujours été d'un tempérament actif, commençait à s'ennuyer. Certes, ses enfants lui créaient de l'occupation, mais je sentais que le soin qu'elle leur apportait ne suffisait pas à contenter son désir de vivre.

Il faut dire que Jean était très pris par les affaires de son père. Il quittait fréquemment le domicile conjugal pour de longs déplacements. En plus, quand il était présent, Jean se montrait morose. Il ne parlait plus beaucoup à sa femme, sauf pour discuter des banalités du quotidien. Le couple sortait de moins en moins souvent ; les visites se firent de plus en plus rares. Jean n'aimait rien tant que s'asseoir dans son fauteuil et déployer le Figaro du jour. Lorsque son mari était absent, je sentais qu'Amélie s'impatientait. Après avoir pris soin de ses enfants, je la voyais ouvrir un livre, puis le refermer aussitôt et soupirer lourdement. Le spleen la gagnait jour après jour.

Un événement vint bousculer la routine à l'automne 1902 : l'entrée au lycée d'Amédée qui venait d'atteindre sa onzième année. C'était un gamin sérieux. Ses attitudes réfléchies surprenaient parfois ses parents. Néanmoins, Monsieur Buissier-Maubrun jugea bon de le chapitrer. Il entendait qu'Amédée devienne bachelier dans quelques années. Puis ce serait la faculté de droit pour qu'il aide